Document generated on 04/24/2024 3:30 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Godot en trois temps

Johanne Bénard

Number 160 (3), 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/83162ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Bénard, J. (2016). Godot en trois temps. *Jeu*, (160), 64–67.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

GODOT EN TROIS TEMPS

Trois productions d'*En attendant Godot* ont marqué le Québec depuis 1971. Deux mises en scène d'André Brassard et une mise en scène de François Girard ont modelé notre attente de Godot et nos attentes par rapport à une pièce qui, en mettant à l'épreuve notre patience, sollicite aussi notre mémoire.

Johanne Bénard

Je ne me lasse pas d'attendre Godot. Là où d'autres n'y voient que de l'ennui, je vois, loin de la tyrannie du divertissement, un pur plaisir théâtral. Au fil des ans, les productions s'entrecroisent, certaines ravivant le souvenir d'une autre. Parfois, comme ce fut le cas pour la production récente du TNM, la mémoire individuelle s'entremêle à la mémoire collective. Alors que les articles et interviews autour de la mise en scène de François Girard renvoient à la mise en scène d'André Brassard en 1992, cette dernière a pour référence sa mise en scène de 1971 au Gesù.

Mon souvenir bien diffus de jeune écolière, découvrant Beckett en même temps que le théâtre, ne peut malheureusement se raccrocher à un compte rendu de *Jeu* (qui n'existe pas encore) et peine à se reconstituer à partir des photos d'André Le Coz, publiées dans *Jeu* 64, à l'occasion du *Godot* de 1992. Mon voyage mémoriel devient enquête. Deux articles, l'un universitaire et l'autre journalistique, me donneront quelques pistes pour lire le parcours de *Godot* au Québec.

GODOT EN 1971

Dès son titre, l'article d'Eve Irène Therrien, publié en 1999, montre la possibilité d'une lecture politique d'*En attendant Godot* : « Beckett and Québec : "Je me souviens"[1] ». Cette pièce sur l'effacement du temps et l'impossibilité des repères pourrait donc s'inscrire dans la mémoire ou l'histoire du Québec. Ainsi, pour la chercheuse, la mise en scène de 1971 évoque, par le biais du contraste entre les costumes (signés François Barbeau) de Vladimir et d'Estragon (les salopettes comme signes des travailleurs) et de Pozzo (l'anachronique pelisse de fourrure comme signe d'un pouvoir lié au colon français d'avant la Conquête), les tensions politiques du Québec qu'auraient exacerbées la crise d'Octobre. De même, selon elle, le trauma historique de cet événement et le sentiment de désorientation qui s'en est suivi au Québec auraient trouvé écho dans l'univers de Beckett. S'étonnera-t-on de ne trouver pourtant aucune trace de cette lecture politique dans les interviews de Brassard ou les articles contemporains de cette production ?

Tout au contraire, le Québec de 1971, tout autant que Brassard lui-même, a semblé peu enclin à situer Beckett dans le contexte québécois. À lire la critique de Michel Beaubien que publie *Le Devoir* le 13 décembre 1971, on comprend plutôt que les spectateurs de l'époque n'avaient, envers Beckett, aucune attente. Présentée comme un spectacle moyennement réussi d'une pièce peu connue du répertoire de Beckett, la production de la Nouvelle Compagnie Théâtrale est ainsi critiquée pour n'avoir pas bien représenté le « délabrement » qu'elle thématise. Si le critique porte peu d'attention à la mise en scène de Brassard (sauf pour mentionner l'ingéniosité du plateau tournant) et au jeu de Jacques Godin (Vladimir) et de Gérard Poirier (Estragon), il souligne l'excellente performance de Lionel Villeneuve (Pozzo) et de Claude Gai (Lucky), sans commenter toutefois le choix des costumes. Il finit d'ailleurs son article en déplorant que cette mise en scène ne soit restée qu'à la surface du texte de Beckett.

Tout porte donc à croire qu'il aura fallu attendre les années 90 pour que la production de 1971 prenne tout son sens. En posant la question du pouvoir par rapport à un axe culturel France/Québec, Brassard se félicite ainsi d'avoir finalement échappé à « l'emprise de la culture[2] ». Deux décennies plus tard, c'est non seulement l'artiste, mais aussi le Québec, qui était prêt à recevoir Beckett. Le premier « palier » de sens auquel fait référence le critique du *Devoir* deviendra d'ailleurs, à proprement parler, un deuxième degré, pour autant que c'est la métathéâtralité de la production de 1992 qui permettra cette réappropriation culturelle.

1. *Theatre Research in Canada*, vol. 20, nº 2, 1999, p. 227-244.

2. « Le poids de la tradition. Entretien avec André Brassard », propos recueillis par Michel Vaïs, *Jeu* 64, 1992.3, p. 27.

En attendant Godot de Samuel Beckett, mis en scène par André Brassard (NCT, 1971). Sur la photo : Jacques Godin (Vladimir), Claude Gai (Lucky), Gérard Poirier (Estragon) et Lionel Villeneuve (Pozzo). © André Le Coz

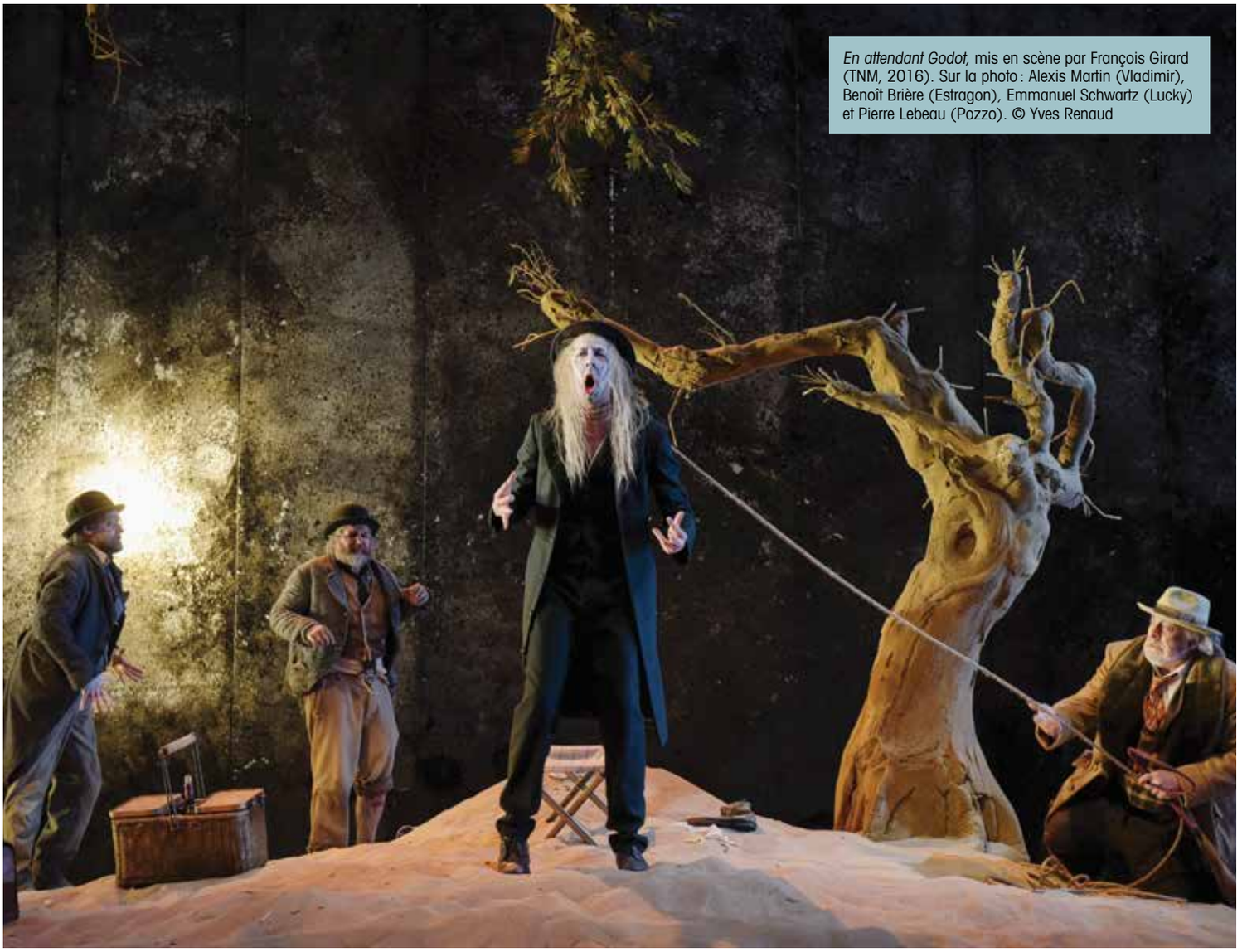
GODOT EN 1992

Ce ne serait donc pas un hasard si la production du TNM en 1992 est l'occasion d'un dossier dans *Jeu* : « Godot, Beckett, Brassard et les autres ». Le questionnement qui entoure la mise en scène de Brassard et les lectures qu'elle suscite montrent bien qu'elle constitue un événement important sur la scène culturelle du Québec. Dans l'article qui ouvre ce numéro, Ginette Hébert insiste sur le fait que, dans le Québec d'un entre-deux référendaire, « Brassard a joué sur l'instance politico-culturelle[3] ». Or, la proposition scénique de Brassard a l'avantage de permettre cette lecture sans enfermer Beckett dans un carcan politique. En ne changeant pas le texte et en misant seulement sur l'autoréférentialité du décor (l'arbre en portemanteau, la toile peinte pour le ciel, le plancher de la scène se substituant à la route et le piano au lieu de la pierre), de même que sur la complicité du duo formé de Normand Chouinard et de Rémy Girard, qui jouent des acteurs de burlesque en mal de contrat, la production de 1992 permet à un large public québécois d'entrer dans l'univers de Beckett. De même, la référence au burlesque, dont l'âge d'or se situe entre les années 30 et 50, donne une épaisseur historique à une pièce qui, il est vrai, fait tout pour s'en détacher.

Quant au couple de Pozzo (Jean-Louis Millette) et Lucky (Alexis Martin), le premier incarnant un acteur français à la formation très classique, il active non seulement l'axe du pouvoir sur le mode de l'exploitation/colonisation, mais également le rapport entre la culture française (bourgeoise) et la culture québécoise (populaire). De façon un peu paradoxale, c'est donc par un surcroît de théâtralité, de même que par les références de Brassard à sa première mise en scène, que s'ancre au Québec cette pièce incontournable du répertoire français.

En attendant Godot, mis en scène par André Brassard (TNM, 1992). Sur la photo : Rémy Girard (Estragon) et Normand Chouinard (Vladimir). © Robert Etcheverry

3. « Entre l'arbre et la patère : le doigt de Brassard », *ibid.*, p. 18.



En attendant Godot, mis en scène par François Girard (TNM, 2016). Sur la photo : Alexis Martin (Vladimir), Benoît Brière (Estragon), Emmanuel Schwartz (Lucky) et Pierre Lebeau (Pozzo). © Yves Renaud

GODOT EN 2016

Qu'attend-on de *Godot* en 2016 ? La mise en scène de François Girard parle au spectateur d'un Québec mondialisé dans lequel Vladimir et Estragon pourraient être des sans-papiers ou des réfugiés, qui, comme le dit Vladimir à Estragon, ont « bazardé leurs droits ». Or, ce qui ressort en premier de cette production (mise à part la splendide scénographie de François Séguin, qui dédouble le mamelon de sable et meuble la scène d'un sablier géant), c'est le texte de Beckett, interprété magistralement par Benoît Brière (Estragon), Alexis Martin (Vladimir), Pierre Lebeau (Pozzo) et Emmanuel Schwartz (Lucky). Girard, que l'on connaît aussi pour son travail à l'opéra, a bien insisté, d'ailleurs, dans ses interviews sur le fait qu'il a abordé le texte comme une partition musicale. Une attention accrue au rythme du texte, à ses silences, tout autant qu'une interprétation qui oscille entre le naturel de la conversation et le caractère plus affecté de la parole théâtrale, a fait de la scène un espace de résonance pour la poésie de Beckett.

À l'instar de la permutation de l'acteur (Alexis Martin), qui est passé du rôle de Lucky, qu'il avait joué en 1992, à celui de Vladimir, la mise en scène de Girard ne place plus le pendule entre tradition et réappropriation culturelle, mais bien entre le dérisoire (exemplifié par le monologue de Lucky) et une sensibilité poétique, que l'on trouve le plus souvent dans le discours de Vladimir. « Est-ce que j'ai dormi pendant que les autres souffraient ? » se demande Vladimir dans un appel qui, au XXIe siècle, semble désigner l'inéluctable devoir de mémoire. Le grand mérite de la mise en scène de François Girard est d'avoir visé la qualité de l'écoute, pour éviter que ne l'emporte la « grande sourdine de l'habitude », car, continue de nous dire Vladimir, « [l]'air est plein de nos cris ».

Il aura peut-être fallu, au Québec, trois productions d'*En attendant Godot* pour que le spectateur, sans plus attendre l'arrivée de Godot, se mette à l'écoute de la parole et à la recherche du sens. Se tournant vers l'autre, il aura découvert que, malgré les apparences ou les rôles, celui-ci n'est pas différent de lui. ●

Johanne Bénard enseigne la littérature française du XXe siècle au Département d'études françaises de l'Université Queens (à Kingston, en Ontario). Son intérêt pour le théâtre (et en particulier pour Beckett et Shakespeare) imprègne ses questionnements littéraires et l'amène à fréquenter les théâtres de Montréal et de Stratford.